

La sûreté du Québec tranquille

Jacques Cossette-Trudel

Volume 32, Number 6 (192), December 1990

La fin du Canada

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31949ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cossette-Trudel, J. (1990). La *sûreté* du Québec tranquille. *Liberté*, 32(6), 4–10.

JACQUES COSSETTE-TRUDEL

LA SÛRETÉ DU QUÉBEC TRANQUILLE

La fin du Canada a été consommée au moment du big-bang de 1970 dont le FLQ ne fut qu'un bruyant écho. Commencée à Charlottetown 103 ans plus tôt, l'existence du Canadien français a pris fin également à ce moment-là — plus précisément à Saint-Hubert, le 17 octobre, à 18h18 —, malgré l'intimidante Loi des mesures de guerre destinée à nous renvoyer à l'âge du Saint-Jean-Baptiste.

Métamorphosé aussitôt en Québécois, l'ex-Canadien français s'est alors retrouvé dans un espace strictement temporel où rien de concret ne s'avérerait possible pour lui: ni le Canada, ni le Québec, ni l'Amérique, ni la France. Nous étions devenus des Québécois vivant nulle part, guidés tout de même par d'habiles étapistes.

Pendant cet exil insécurisant dans un non-être transitoire, entre l'éphémère État-providence et l'inévitable parodie de l'État-Provigo, tout nous a renvoyé l'image du vide et de l'inutile.

L'écho du big-bang se fit entendre encore pendant vingt ans et, pour la génération de l'après-October dont on dit qu'elle est apolitique, la tâche fut ingrate de feindre l'amnésie collective, de démanteler l'idéalisme et de préparer l'indiscutable besoin pour un pays réel.

Les années 1970-1980 furent consacrées à explorer ce que nous n'étions plus, ce que nous n'étions pas et ce que nous ne pouvions devenir: nous avons, tour à tour, élu le Parti québécois, congédié Trudeau, perdu un référendum,

enrichi Péladeau, ressuscité Bourassa, monté l'industrie culturelle, récupéré le féminisme, défendu les bélugas, réinventé l'angoisse de vivre, maintenu la loi 101 à bout de bras et inventé l'étonnant babillard du *Commensal*.

Avec leurs passeports canadiens — et l'ouverture de leurs frontières culturelles —, les Québécois se sont mis également à découvrir le monde, pour le plaisir du voyage certes, mais aussi pour en ramener le secret malaise de voir des peuples-nations vivant leur culture en toute impunité.

En se servant des moindres poussières créées par le big-bang, tout a été essayé pour trouver un avenir, même ce projet — inconsistent comme son maître d'œuvre — de retourner à l'état de Canadien français en se purifiant comme de vrais baptistes dans un lac Meech aux eaux pourtant boueuses: n'avions-nous pas la Caisse de dépôt pour témoigner de notre maturité?

Puisqu'avec des idiots on ne fait que des idioties, on sait ce qu'il advint de ce misérable marathon. So long Canada! La Caisse de dépôt, c'est bon pour la retraite, pas pour l'avenir.

Le pays, à nouveau

24 juin 1990. La *force tranquille* dans les rues de Montréal est aussi une fête pour bien marquer l'échec historique du colonialisme politique, culturel et économique des 230 dernières années. Tout autre choix étant désormais impossible, le Québec s'offre à nous comme espace territorial et politique, à portée de *commission sur l'avenir du Québec* et de référendum. Le reste n'est qu'une cascade de formalités politiques qui feront la une des quotidiens, *ad nauseam*.

Nul ne sait ce que sera notre Québec. La mégastucture bourassienne et les «pays régionaux» de Bob Rae¹ en sont

1. *Le Devoir*, 2 octobre, cahier B.

les variables actuelles. Mais en termes d'imaginaire et de sentiment collectifs, le big-bang de 1970 et l'errance québécoise appartiennent bel et bien au passé. So long Chrétien, bienvenue Lucien!

Comment ne pas se réjouir d'une telle issue, ne serait-ce que pour le droit, nouveau, de ne plus être «distincts»...? Politiciens, politiciennes, juristes et grands serviteurs de l'État, à vos postes: nous avons besoin d'un cadre juridique et d'un territoire! Et puisque par la force de l'Histoire et par l'échec des Anglo-Canadiens nous nous reconnaissons désormais le droit d'être et d'exister, disposons de notre avenir, évidemment, mais disposons également des problèmes hérités de la Colonisation française, de l'Empire et du Canada.

Août-septembre: des grenouilles qui se gonflent

Révolution tranquille. Force tranquille. Racismes tranquilles. Des parades hallucinantes ont lieu à Oka et Châteauguay. Que se passe-t-il ici? L'arme absolue contre la légitimité du Québec en devenir ne vient plus de Rideau Hall ou du West-Island, elle est chez nous, parmi nous, en nous, dans nos attitudes. À Oka, des Québécois se gonflent jusqu'à l'éclatement. Prémonitoire? Inévitable?

Une réflexion à vif, tout à fait brouillonne, sur *la perception commune* de la crise «amérindienne» s'impose en ce début d'automne puisque, d'abord vécue par l'entremise des médias, cette crise fait également le procès de nos attitudes individuelles et collectives en tant que nation en devenir immédiat.

L'arme absolue est en nous, secrète comme une arme neurochimique: c'est l'intolérance face à la différence, l'acceptation béate du ridicule, la complaisance dans le conformisme, l'ignorance télévisuelle acceptée comme norme culturelle, et le droit, nouveau, de *faire subir*.

Investie de la légitimité engaillardie du Québec tranquille de l'après-Meech, la SQ, sous le commandement d'on ne sait qui, accomplit sa «mission» tranquille de pacification territoriale. Contre la «barbarie» masquée et arrogante, toutes les raisons du bon droit étatique ont été valables.

Où sont passés les porteurs d'eau, les trous-de-cul, les nègres blancs, les frogs, les peasoups et les pepsis d'antan, tous ces révoltés légitimes, locataires de toujours, défenseurs des minorités opprimées qui peuplaient les prisons en 1970? Dans leurs maisons de banlieue? Avec qui donc ces Amérindiens pourraient-ils faire alliance?

Quel sens donner à ce dérapage inattendu de l'été 1990? Des barricades apparaissent pour délimiter des territoires à conquérir ou à défendre. Le petit Blanc francophone, désormais dominant, assuré de son bon droit, ne tolère plus l'inexistence de son territoire et encore moins son morcellement. Il déroule ses barbelés autour des réserves, comme une clôture sur son terrain de banlieue. Le temps des complexes et de la culpabilité est révolu. Le bail canadien n'a pas été renouvelé. Occupons nos demeures, nos espaces.

Cette prise d'assaut hallucinante, cent fois rediffusée, et les remarquables mouvements de troupe traduisent également une réalité nouvelle dont trop peu, semble-t-il, se méfient: le Québec a droit désormais à sa propre violence collective. Serait-ce un signe d'évolution depuis 1970, quand la violence traduisant les aspirations politiques québécoises était encore hors-la-loi?

La force tranquille est maintenant avec nous. Le Québec a tout en main pour exister: sa légitimité, son territoire, son histoire, sa langue, son entêtement, même ses souffredouleur — hérités de l'Empire — et sa redoutable machine répressive et manipulatrice pour prévenir les débordements de l'inévitable indépendance «appréhendée» depuis longtemps et qui ne devrait être ni trop vive, ni trop populaire,

ni trop indépendante! Vandoos², Sûreté du Québec: polices d'assurance. Avis aux minoritaires véhéments.

De l'autre côté des barricades j'ignore tout. Comment savoir quand les ponts n'existent pas? Amérindiens, Mohawks, à vous le droit de parole! Rangez vos fétiches à barillet et parlez, nom de Dieu!

*

De la crise de la conscription à la crise d'Octobre et de la crise constitutionnelle à la crise amérindienne, de toute évidence nous avons été un peuple caractériel, dénué de sens historique et géré par une classe politique opportuniste, dénuée de charisme, voire vénale. Quel autre peuple au monde n'a que des crises en guise de trame historique?

Avec son unanimité dans la tranquillité, le confortable statu quo pluraliste des dernières vingt années semblait plus rassurant, même dans les défaites, même dans le vide. Tous les paradoxes étaient possibles. L'ouverture au monde, aux idées nouvelles était à son comble. L'ennemi était ailleurs, à l'ouest. Immigrants et Mohawks ne s'étaient pas encore constitués en cinquième colonne... Et nous n'avions pas encore connu l'euphorie dangereuse et la conscience tranquille du vainqueur.

*

Maintenant que les images de Châteauguay et d'Oka commencent à se dissoudre, les Warriors désarmés ne sont plus que d'encombrants Mohawks engorgeant l'appareil judiciaire blanc jusqu'à l'absurde. Adieu Lasagne! Pendant ton exil dans le labyrinthe judiciaire et carcéral, prends le temps tout de même de te rendre compte que le Québec

2. Vandoos: nom que les anglophones de l'armée canadienne ont donné aux francophones du Royal 22^e et que ceux-ci ont fini par adopter.

existe désormais, que d'autres Amérindiens — différents — existent également et qu'on ne peut s'attendre à l'amnistie ou à la tolérance que de la part de son propre peuple.

Quant à moi, Québécois blanc et francophone, je me dois d'abord de faire le vide et surtout de refuser, énergiquement, les puissantes images mass-médiatiques qui nous ont été données de l'homme blanc et de l'homme rouge. Neutraliser, effacer, oublier si possible les images-impressions provocantes diffusées de la Rive-Sud et de la célèbre pinède.

Encore sous le choc de la crise «amérindienne» — celle qui m'a été donnée à consommer —, face à l'implacable exigence de penser et d'en savoir un peu plus, je me sais déjà hostile au laisser-aller intellectuel nécessaire pour être solidaire des quelques reptiles blancs qui ont dérapé pendant deux mois et monopolisé les relations Québec-Amérindiens à leurs fins, en tirant les valeurs vers le bas.

Je reviens donc à la case «départ» pour m'apercevoir, encore une fois, que faire le vide et comprendre une crise dans sa totalité, mais aussi dans son sens profond, est une entreprise difficile et de longue haleine.

Les diarrhées médiatiques et les silences méprisants et solidaires des «acteurs» de crise me piquent toujours la conscience au plus vif puisque, pour moi, maintenant, la politique est avant tout une éthique pour le changement. Place à la recherche, place à la connaissance, place à la réflexion!

En cette fin du Canada, de nouvelles barricades nous menacent davantage: l'ethnocentrisme, l'indifférence, l'ignorance et le cynisme politique en sont quelques-unes... Celles de l'orgueil et du chauvinisme aussi, quand on fait l'inventaire de ceux qui font les événements depuis toujours: moustachu, poilu, casqué, masqué, en uniforme ou en veston-cravate, de Polytechnique à la Rive-Sud, l'orgueil semble encore l'apanage de l'homme nouveau dont l'histoire voudrait nous faire cadeau.

J'ai le goût du neuf, mais pas au prix de l'utopie. Pour la *sûreté du Québec*, nous avons de toute urgence à recomposer nos espaces de risque et de paradoxe puisque ceux d'antan sont en voie de disparition.